

Le problème des deux versions (1884 et 1889) de l'*Esquisse*

Il s'agit du problème des différences observables entre les deux versions de *Esquisse*, celle de 1884 et celle de 1889-90.¹

En fait, ces différences sont de plusieurs types :

- Ajouts de mots ou de phrases dans le texte ; suppressions de mots ou de phrases dans le texte ; modifications de mots ou de phrases dans le texte ; ajouts de notes et/ou de références ;
- Mais surtout *bouleversement du plan de l'ouvrage*, de l'ordre dans la succession des chapitres (ou « Livres »). C'est de ce dernier point que je traiterai ici.

La question est : Guyau a-t-il effectué lui-même ces modifications ? Dans quelle mesure ?

Un autre (Fouillée), ou d'autres (un « invité-surprise » et Fouillée) sont-ils intervenus dans cette restructuration ? Dans quelle mesure ? Problème de base qu'il est bon de préciser, ou de rappeler : il n'existe pas d'archives Guyau, ni d'archives Fouillée ; les deux ensembles de manuscrits et de brouillons et notes, sans doute gardés un temps dans la villa de Menton, jusqu'à la mort d'Alfred Fouillée (1912), puis jusqu'à la mort d'Augustine Fouillée (1923), ont été finalement perdus ou dispersés, à la mort de Marguerite Guyau, veuve de Jean-Marie Guyau, en 1937 ; et il n'existe donc à ce jour aucune base documentaire directe concernant ces changements entre les deux versions, *sauf le texte que je vais ici amener au jour*.

La version de 1884

C'est en octobre 1884 que paraît physiquement le livre, même s'il est « millésimé » (selon l'expression d'Alfred Fouillée) « 1885 » ; à cette époque, il était courant de faire paraître les livres de ce genre à l'automne d'une année, « à la rentrée », mais avec la date de l'année suivante. De même, par exemple, *L'irréligion de l'avenir*, millésimée « 1887 », mais parue dès l'automne 1886. Or, ce détail de datation des parutions va prendre ici une certaine importance, car on verra par exemple que c'est dès le mois de novembre 1884 que Nietzsche reçoit (depuis Leipzig d'ailleurs, et non pas en l'achetant à la Librairie Visconti de Nice, comme le supposait Fouillée lui-même) un exemplaire de *Esquisse*, celui-là même sans doute que Steiner trouvera à Naumburg en 1896 (et qui semble avoir disparu vers le temps de la Seconde guerre mondiale). Cela a son importance, sur le fond aussi, parce que c'est à ce moment précis que Nietzsche est dans la gestation de son quatrième *Zarathoustra* ; qui oserait imaginer une influence de Guyau sur le quatrième *Zarathoustra* ? Et pourtant !

Le livre de Guyau se compose de quatre « Livres », et on notera que le « Livre troisième » (« Critique de l'idée de sanction ») était déjà paru en mars 1883 sous la forme d'un article de la *Revue philosophique de la France et de l'Étranger* (= *RPFÉ*). Le plan général de l'ouvrage est le suivant :

Introduction

Livre premier : *Du mobile moral au point de vue scientifique*

Livre deuxième : *Divers essais pour justifier métaphysiquement l'obligation*

Livre troisième : *Critique de l'idée de sanction*

Livre quatrième : *Derniers équivalents possibles du devoir*, la « Conclusion » étant incluse dans ce Livre quatrième)

¹ Voir sur [<http://lazarides.pagesperso-orange.fr/>] : « Guyau et les deux versions de son *Esquisse* » [= version longue du présent article]
+ « Annexes à 'Guyau et les deux versions de son *Esquisse*' »

La version de 1889

Je parle de « version » plutôt que de « édition » parce que le bouleversement du plan, ainsi que les divers ajouts et suppressions, en font vraiment plus qu'une seconde édition, vraiment un autre livre, avec une dynamique, un « flot », une musique tout autre.

Le plan du livre est alors devenu [] = les ajouts devenus « nécessaires » après restructuration] :

Préface de l'auteur

Introduction : [*Critique des*] divers essais pour justifier métaphysiquement l'obligation

Livre premier : *Du mobile moral au point de vue scientifique*. [Premiers équivalents du devoir]

Livre deuxième : *Derniers équivalents possibles du devoir* [pour le maintien de la moralité]

Livre troisième : *L'idée de sanction*

Conclusion [Dans la Table des matières, cette Conclusion apparaît comme sous-chapitre III du Chapitre IV du Livre troisième, mais, dans le corps du livre, elle est à part.]

On notera en particulier que le mot « Critique » a été ajouté au titre de l'Introduction, alors que ce même mot « Critique » a été retranché du titre du Livre troisième.

Nous assistons essentiellement à une double permutation.

Première permutation :

- Le Livre premier de 1884 est devenu Introduction en 1889, et avec modification du titre.
- Le Livre deuxième de 1884 est devenu Livre premier en 1889, et avec modification du titre.

Seconde permutation :

- Le Livre troisième de 1884 est toujours intitulé Livre troisième en 1889, mais il est maintenant en quatrième position, et avec modification du titre.
- Le Livre quatrième de 1884 est devenu Livre deuxième en 1889, et avec modification du titre.

Je ne donne ici que les modifications générales, car ensuite ce bouleversement a généré à l'intérieur de chaque chapitre toutes sortes de modifications secondaires, très souvent problématiques. Or, déjà à ce niveau très général, on voit que le geste n'est pas très « guyalcien » :

- La *Critique des divers essais*, préparant en quelque sorte la proposition positive, est très académique, ou scolaire; elle crée surtout un véritable *mur* entre la « Préface [de l'auteur] » (qui s'appelait en fait « Introduction » dans l'édition de 1884) et le « Livre premier » de 1884, qui s'appellera toujours « Livre premier » en 1889, mais maintenant séparé du lancement par l'ancien « Livre deuxième », devenu « Introduction » (et fort de plus de 70 pages) ; autrement dit : dans l'édition de 1889, il faut attendre plus de 70 pages pour entrer dans le vif du sujet, ce que Guyau avait fait de façon tranchante dès la page 7 en 1884, et dans la foulée d'une introduction tout aussi décidée. Il y a désormais un mur difficile à franchir, au départ-même de la lecture.

La dynamique, la vitalité, la force du geste, s'en trouvent irrémédiablement brisées.

- Lorsqu'enfin on va entrer – avec le « Livre premier » – dans le vif, voilà qu'on nous parle, très « explicativement », des *Premiers équivalents*, sans doute pour préparer le Livre suivant où il sera question des *Derniers équivalents*, lesquels seront même numérotés (« Quatrième équivalent », puis « Cinquième équivalent »), alors même qu'en 1884 il y a un tout autre esprit que cette nomenclature plutôt abstraite, et d'ailleurs assez boiteuse, entre ce qui était alors les Livres premier et quatrième ; bref, là encore, et même si l'idée de rapprocher les ex-Livres premier et quatrième est peut-être une bonne idée, la mise en pratique pose problème car le lien entre les désormais Livres deuxième et troisième paraît artificielle ; la seule solution eût peut-être été d'en faire un Livre unique, et de mettre en annexe les deux parties « critiques », en effet d'un tout autre style (dialectique, fortement référencé).
- Notons l'ajout pour le moins intrigant de « pour le maintien de la moralité » dans le titre du désormais « Livre deuxième » : sans trop jouer sur les mots – mais on est quand même un peu tenté ! – n'y a-t-il pas ici la patte, la griffe, la signature d'une volonté de remettre tout ça (l'œuvre de Guyau) dans une bienséance, un « maintien », que risquait de compromettre la trop grande vitalité de la version de 1884, et en particulier de ce Livre quatrième d'alors, où, me semble-t-il, n'apparaissent ni le mot « maintien », ni le mot « moralité » ?

- Bizarrement enfin, la « Conclusion », qui dans la version de 1884 se rattachait au Livre quatrième d'alors (en toute logique), se trouve incluse, dans la version de 1889, dans le Livre (troisième) sur l'idée de sanction (qui s'appelait *Critique de l'idée de sanction* et qui est devenu simplement *L'idée de sanction*).

La question se pose donc, de savoir si c'est bien Guyau qui a opéré, ou du moins voulu, ce changement du plan, ou bien si d'autres « mains » se sont immiscées dans l'affaire.

Que s'est-il passé au cours de ces cinq ans ?

Pendant trois ans et demi... d'octobre 1884 à mars 1888

Au cours de ces trois ans et demi, qui séparent la parution de la version de 1884 de sa mort, Guyau a certes pu corriger, modifier, restructurer son texte. Mais il est bien occupé par ailleurs :

- Il est marié (à Marguerite, depuis le 29 septembre 1881 ; mariage à Langres) et a un enfant en bas âge (Augustin, né le 13 décembre 1883) ;
- Avec sa mère (dont le divorce sera prononcé le 4 novembre 1884) et Fouillée (qui va pouvoir devenir officiellement son « beau-père »), Guyau, son épouse et son fils, continuent à se déplacer beaucoup ;
- Il publie en 1885 l'article « L'évolution de l'idée de temps dans la conscience »² ;
- Il publie aussi un article intitulé « Les hypothèses sur l'immortalité dans la philosophie de l'évolution »,³ qui deviendra (remanié) le chapitre final de *L'irréligion de l'avenir* ;
- Il travaille donc alors à son second ouvrage essentiel, *L'irréligion de l'avenir*, qui paraîtra à l'automne 1886, un gros livre de près de 500 pages ;
- Ce dernier livre ouvrira un débat, en particulier avec Émile Durkheim, et créera de la polémique tout au long de l'année 1887 ;
- Peut-être travaille-t-il aussi à la préparation des ouvrages qui paraîtront de façon posthume⁴ ; c'est clair pour ce qui deviendra *La genèse de l'idée de temps* ;
- Enfin, il a à lutter contre un mal pulmonaire (tuberculose) qui s'aggrave, et en particulier à partir du 24 février 1887, lorsque le tremblement de terre qui sévit dans les Alpes-Maritimes (et la Ligurie italienne) obligea la famille Guyau-Fouillée à se réfugier dans un logement humide et froid, cet événement apparaissant finalement comme une cause efficiente de la mort de Guyau, car au cours de cette dernière année (février 1887 à mars 1888) l'aggravation sera constante.

Au terme de ces trois ans et demi, survient le décès de Guyau. Il n'est donc pas aisé, et bien sûr en l'absence totale de manuscrits ou d'autres documents testamentaires, de savoir ce qu'il en a vraiment été de l'éventuelle préparation d'une seconde édition de *l'Esquisse* par Guyau lui-même.

Pendant un an et demi ensuite... du printemps 1888 à l'automne 1889

On peut supposer que pendant cette année et demie qui suit la mort de Guyau et précède la seconde édition de *Esquisse*, Fouillée, qui rédige alors *La morale, l'art et la religion d'après Guyau*, a été le premier impliqué dans la restructuration de *Esquisse*. Mais, pendant plus d'un siècle, de 1888 à 2012, on ne s'est guère posé la question de savoir si *Esquisse* avait pu faire l'objet d'une manipulation ou d'une falsification. Un tel soupçon n'était pas de mise, même si, en ce qui concerne les œuvres posthumes, le soupçon d'une forte intervention de Fouillée, et même l'évidence d'une telle intervention, s'imposent. Et il est finalement assez étonnant que la seconde édition de *Esquisse* n'ait

² *RPFÉ*, t. 19 (janvier à juin 1885), p.353-368 (= avril 1885)

³ *Revue des Deux Mondes*, t. 77, 1886 (Livraison du 1er septembre), p.176-200

⁴ *L'art au point de vue sociologique*, 1889 ; *Éducation et hérédité*, 1889 ; *La genèse de l'idée de temps*, 1890

pas été soumise à une semblable inspection, que pendant 125 ans le soupçon d'un interventionnisme de Fouillée n'ait pas été plus vif.

« Le suspect n°1 » : Alfred Fouillée (1838-1912)

Lorsque, maintenant, on se pose quand même la question de savoir *qui* a « finalisé » la seconde édition de *Esquisse*, et comment cela s'est fait, on admet le plus souvent que c'est Guyau lui-même qui a effectué les changements, ou bien on envisage une intervention *minimale* d'Alfred Fouillée, mais en stricte application des consignes de Guyau. N'est-ce pas Fouillée qui écrit ce bref, presque laconique, avant-propos en 1889 ?

« Avant-propos de la deuxième [sic] édition

Nous publions la seconde [sic] édition de l'*Esquisse d'une Morale* [sic], conformément au manuscrit laissé par l'auteur en vue de cette seconde [sic] édition, et avec les diverses corrections qu'il avait indiquées.

Menton, 1889

Alfred Fouillée. »

En 1907, sera adjointe à ces quatre lignes une note de bas de page, qui commence ainsi :

« La critique de l'idée de sanction que contient ce volume parut d'abord dans la *Revue philosophique*, en mars 1883. L'ouvrage entier [sic] de Guyau fut publié en octobre 1884, avec le millésime 1885. Quelques fragments de ce livre, notamment les pages célèbres sur l'Océan, avaient été écrits pendant le séjour de Guyau à Biarritz. Le reste fut écrit à Menton, où nous habitions une villa voisine de la mer, sur le quai de Garavan. »

C'est sans doute cette brièveté sans réplique qui explique le fait que l'on n'a pas osé mettre en doute l'honnêteté de Fouillée en tant qu'exécuteur testamentaire.

L'a priori de confiance

Jusqu'à très récemment (2012), soit pendant environ 125 ans, il n'y a guère eu de doute sur le fait que la seconde édition s'était faite conformément aux souhaits de Guyau. Du coup il n'y a tout simplement pas eu de débat, pas de question. Et c'est sans doute pour cela que, lorsqu'à partir de 1985 (réédition de *Esquisse* dans le Corpus Fayard) on va assister à une véritable renaissance de l'intérêt pour Guyau et pour *Esquisse*, toutes les éditions – à ma connaissance, et jusqu'en 2012 – vont se faire sur le texte de la seconde édition. Une exception, l'édition de 2008 (P. Saltel [éd.], Les Belles Lettres, Paris, 2008), qui fait la chose suivante :

- Donne le texte dit de 1890 (seconde édition) ;
- Indique les variantes de la première édition ;
- Permet ainsi une excellente prise de conscience des différences ;
- Mais cautionne implicitement la validité de la seconde édition.

L'ombre d'un doute

Et c'est finalement la « guyaologue » allemande Ilse Walther-Dulk qui va être la première à « lever le lièvre » ! Elle-même va le faire en plusieurs temps :

1965 - Son premier travail sur Guyau⁵ n'avait pas abordé cette question.

1997 - 30 ans plus tard, dans ses communications et articles sur Guyau de 1997,⁶ ce thème n'apparaît pas encore.

2008 - Dans la synthèse qu'elle fait sur la vie et l'œuvre de Guyau dans son livre de 2008,⁷ on peut constater qu'elle commence à avoir la puce à l'oreille, car elle critique (par exemple p.77 et p.84) la façon d'intervenir de Fouillée, en tout cas en ce qui concerne *les œuvres posthumes*. Et, p.107-109, elle va jusqu'à écrire, à propos du livre-hommage de Fouillée de 1889, *La morale, l'art et la religion d'après Guyau*, livre pratiquement contemporain de la seconde version de *Esquisse* :

⁵ I. Walther-Dulk, *Materialien zur Philosophie und Ästhetik Jean-Marie Guyaus*, Hamburg, 1965

⁶ I. Walther-Dulk, « Sur Guyau et Nietzsche », *Sociétés*, n° 58, 1997

⁷ I. Walther-Dulk, *De Guyau à Proust (Essai sur l'actualité d'un philosophe oublié)*, Weimar, 2008

« Donc, si l'on regarde plus précisément, on remarque que Fouillée n'admet Guyau que dans la mesure où il ne le comprend pas et où il le falsifie, consciemment ou inconsciemment. À titre d'exemple, Fouillée fait de Guyau, l'épicurien, un représentant de l'idéalisme. [...] C'est typique de Fouillée, qui ne prend pas en compte l'évolution de Guyau. Il a souvent recours à des documents de la première période de Guyau, parce qu'ils sont plus conformes à sa propre philosophie. [...] Enfin, Fouillée n'a pas seulement mal compris Guyau, il l'a aussi critiqué à tort. [...] Et à cela fait suite un exposé de Fouillée qui montre comment les erreurs de Guyau seraient à corriger. Il ne manque pas une occasion de développer ses propres idées, ce qui dans ce cadre semble inapproprié. Fouillée n'a pas saisi le caractère eudémoniste du système de Guyau, son univers esthétique lui est absolument étranger. » (Traduction : C. Lazaridès⁸)

Le jugement est déjà très sévère (« falsifie »), mais il n'y a pas encore de mise en cause explicite et spécifique concernant la seconde édition de *Esquisse*.

Donc, en 2008, 120 ans après la mort de Guyau, l'ombre d'un doute commence à planer...

Ilse Walther-Dulk et « la patte » de Fouillée

2012 - C'est donc apparemment en 2012, à l'occasion de sa propre réédition de *Esquisse*⁹ (en français, dans la version de 1884 en facsimilé, et avec la reconstitution des annotations de Nietzsche), donc cette fois concernant explicitement *Esquisse*, que le pas est franchi, que le lièvre est vraiment levé. Précisons que cette réédition de la version de 1884 (que I.W-D date « 1885 ») a essentiellement pour but la reconstruction des annotations faites par Nietzsche sur son exemplaire de *Esquisse*, et que ce n'est qu'accessoirement qu'est abordée la question « des deux éditions », que j'appelle « des deux versions ». Mais c'est bien là qu'apparaît le pot aux roses, au moins dans la logique de Walther-Dulk :

« En comparant cette deuxième édition avec l'édition originale, on découvre des changements qu'on ne peut guère attribuer à Guyau.

L'*Esquisse* originale suit un plan très simple : un corpus composé de quatre parties se situe entre une introduction et une conclusion. Mais dans la deuxième édition ces quatre parties sont aménagées de telle façon que l'ordre des chapitres ne correspond plus à la disposition originale I, II, III, IV mais à la série II, I, IV, III !

Les auteurs d'habitude soignent particulièrement le début et la conclusion d'un texte et c'est aussi le cas pour Guyau. Mais dans l'édition posthume le début et la fin sont relégués au milieu du texte si bien que le beau final qui commence par l'éloge de l'action :

'''Au commencement était l'action', a dit Faust.¹⁰

et s'achève sur l'amour :

"Même dans le doute on peut aimer, même dans la nuit intellectuelle qui nous empêche de poursuivre aucun but lointain on peut tendre la main à celui qui pleure à vos pieds.",

perd une bonne part de son effet. » [Postface, p.XI-XII, en français dans le livre]

Elle met donc en tête des problèmes celui du *nouveau plan*. Puis, après avoir mis en évidence plusieurs autres corrections (suppressions, ajouts, déplacements) disons douteuses, elle désigne nommément le coupable :

« Ce sont là des interventions qui à mon avis ne peuvent correspondre au désir de Guyau, tout aussi peu que l'addition de remarques diffamatoires sur les mœurs cruelles des Australiens et des Polynésiens. [...]

On peut s'étonner d'y découvrir une note supplémentaire volumineuse qui regroupe les citations tirées de l'œuvre *Éducation et hérédité* de 1889, publiée par Fouillée après la mort de Guyau.

Ces quelques exemples montrent à quel point la géniale *Esquisse* a été malmenée en tant qu'œuvre d'art – et la responsabilité en incombe à l'auteur de la deuxième édition posthume, Fouillée. » [Postface (en français), p.XIII]

Alfred Fouillée passe ici du statut de suspect à celui de coupable.

Ilse Walther-Dulk et les « privautés » de Fouillée

2015 - Et c'est enfin en 2015 qu'Ilse Walther-Dulk va enfoncer le clou, à l'occasion de son pamphlet,¹¹ *Nietzsche, Onfray und der junge Guyau*, dirigé contre Michel Onfray, en réaction à la parution de *La construction du surhomme* (t.7 de *Contre-histoire de la philosophie*, 2011) de ce dernier, et en particulier en réaction au chapitre consacré à Guyau, « Jean-Marie Guyau et la

⁸ Toutes les citations de I.W-D sont traduites par C. Lazaridès (sauf Postface de 2012).

⁹ [I. Walther-Dulk (éd.)], Guyau, Jean-Marie, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction (Rekonstruktion der kritischen Lektüre von Fr. Nietzsche)*, Weimar, 2012

¹⁰ On remarque ici la mise en valeur par I.W-D de cette sentence de Goethe (que Steiner commentera de maintes manières) qui donne en effet, en symétrie avec le "mobile de l'action" de l'exorde, la note épistémologique essentielle de toute l'œuvre.

¹¹ I. Walther-Dulk, *Nietzsche, Onfray und der junge Guyau - Eine Berichtigung*, [Nietzsche, Onfray et le jeune Guyau – Une rectification], Weimar, 2015

‘jouissance suprême’ » (p.53-179). Là, pour mettre en évidence les erreurs de lecture (et bien pire !) de Onfray, elle instruit en même temps un dossier à charge contre Fouillée :

p.19 : « Tous les ouvrages posthumes de Guyau contiennent des interventions correctrices et autoritaires [ndt : *selbstherrlich* contient à la fois la notion d’autorité, de dogmatisme, et celle de « ramener à soi », de se mettre soi-même en valeur], de Fouillée. »

p.76 : « Certes Guyau peut encore vivre en 1887 la parution de son dernier livre *L’irréligion de l’avenir*, mais dans quelle mesure peut-il encore écrire lui-même au cours de sa dernière année de vie ? »

p.79-85 : « Pour conclure, Fouillée a encore commis ce sacrilège, de corriger et de falsifier le chef d’œuvre de Guyau, l’*Esquisse d’une morale sans obligation ni sanction* ! Il n’y avait alors absolument aucune raison pour retoucher et vouloir améliorer ce livre qui connaissait un très grand succès et qui était lu avec enthousiasme, en particulier par la jeunesse (comme en témoigne le philosophe Darlu). Et pourtant Fouillée a à nouveau utilisé cette occasion pour se mettre en valeur lui-même et sa philosophie de ‘l’idée-force’. Deux ans après la mort de Guyau il a modifié de façon autoritaire l’articulation simple et claire de l’original de *Esquisse* de 1885 et a mis à la fin le chapitre “Critique de l’idée de sanction”. Selon sa façon de comprendre de maître d’école, la “punition” doit évidemment être mise en conclusion. Et il a ainsi transformé la suite originelle des chapitres, I, II, III, IV, en la suite II, I, IV, III.

Tandis que Guyau avait volontairement placé son chapitre le plus innovant, sur “l’inconscient”, en première position, et son chapitre le plus dynamique, sur “les plaisirs du risque”, en conclusion, afin de les mettre en évidence de façon appropriée.

Mais Fouillée relègue ces deux chapitres les plus importants au milieu du livre.

Là-dessus, Fouillée commence, dès l’Introduction de la seconde édition, avec deux ajouts qui renvoient à lui-même : “avec le même auteur” (p.10, ligne 5) et la phrase “pour employer le même langage que l’auteur de La liberté et le déterminisme” (p.10, ligne 11 s.). Et bientôt Fouillée insère dans la seconde édition, p.92,¹² une critique de l’*Esquisse* : “On nous a objecté que la fécondité de nos diverses puissances intérieures pouvait aussi bien se satisfaire dans la lutte que dans l’accord avec autrui.” (*Éducation et hérédité*, p.53). Cet ajout est ici déplacé et dérange la structuration artistique du texte par Guyau.

Aux p.28 et 29 de l’*Esquisse* [1^{ère} édition], Guyau mentionne la philosophie de Fouillée de la façon la plus précise. Mais manifestement cela ne suffit pas à Fouillée. Il ajoute dans la seconde édition une note de bas de page, qui s’étend sur les p.98 à 101 et qui se termine, p.101, par ‘l’idée-force’. Cette note provient de *Éducation et hérédité*, p.54-55, et sert à nouveau ici à mettre en relief ‘l’idée-force’ de Fouillée.

Aux p.35-37 de l’*Esquisse*, Fouillée a supprimé les commentaires critiques sur Kant ; dans la seconde édition, le chapitre correspondant [Chapitre IV du Livre premier] commence, p.116, ainsi : “De quelque manière...” Et surtout, Fouillée a éliminé la phrase suivante de Guyau, à propos de ‘l’instinct moral’ : “*Sous cette forme, qui est peut-être la plus élémentaire et la plus sublime tout ensemble, ce sentiment peut se retrouver, à quelque degré, jusque chez les animaux.*” (*Esquisse*, 1^{ère} édition, p.38). Et, de même, Fouillée a, dans la seconde édition, posthume, expulsé la note de bas de page concernant Darwin qui se rattachait à cette phrase (p.39-41 [de la 1^{ère} édition]).

À la p.41, en bas, et jusqu’aux lignes 1-5 de la p.42, a disparu, dans la seconde édition, tout le passage :

“*L’obligation morale n’a rien qui ressemble à la contrainte extérieure...*”

À la p.59, il y a une conclusion intéressante dans laquelle Fouillée est mentionné. Mais, ici encore, la mention de son nom et de sa philosophie ne suffit pas à Fouillée : il élimine le tout dans la seconde édition, et ajoute à cet endroit, aux p.123-124, une longue note de bas de page tirée de *Éducation et hérédité*, dans laquelle apparaît trois fois la notion ‘idée-force’.

Souvent, Fouillée rajoute son nom, là où il n’est pas présent dans l’original [la première édition], mais qui surgit dans la seconde :

p.70 : “comme le reconnaît M. Fouillée”

p.71 : “M. Fouillée l’admet aussi”

p.71 : “comme dit M. Fouillée”

p.72 : “C’est ce qu’a fait M. Fouillée”

p.136 [de la première édition], la très importante conclusion sur ‘l’hypothèse personnelle’ a été supprimée de la seconde édition, p.74.¹³

¹² I.W-D travaille visiblement sur une autre édition que celles que j’ai ; elle travaille sans doute sur la seconde édition stricto sensu, celle millésimée 1890 ; à partir d’une certaine réédition de cette seconde édition (peut-être à partir de 1907 ?), tout est décalé de 7 à 12 pages (en fonction de la mise en page).

¹³ En bas de la p.81 (des rééditions) il y a en outre un ajout (de qui ? Guyau ? Fouillée ?) : « *C’est à la vie que nous demanderons le principe de la moralité* », avec « vie » en italique. Cette phrase étant censée remplacer le résumé-conclusion du Livre deuxième (p.136 de la 1^{ère} version), éliminé de la seconde version :

« *En résumé, nous arrivons toujours à cette conclusion qu’une morale exclusivement scientifique ne peut donner une solution définitive et complète du problème de l’obligation morale. Nous croyons qu’il faut toujours dépasser la pure expérience. Les vibrations lumineuses de l’éther se transmettent de Sirius jusqu’à mon œil, voilà un fait ; mais faut-il ouvrir mon œil pour les revoir, ou faut-il le fermer ? – on ne peut pas à cet égard tirer une loi des vibrations mêmes de la lumière. De même ma conscience arrive à concevoir autrui, mais faut-il m’ouvrir tout entier à autrui, faut-il me fermer à moitié, – c’est là un problème dont la solution pratique dépendra de l’hypothèse personnelle que j’aurai faite sur l’univers et sur mon rapport avec les autres êtres.* »

On voit bien ici la perte énorme due aux diverses mutilations subies par la première édition. Ce résumé qui, dans la première édition, clôt tout le Livre deuxième – on est alors exactement au milieu du livre originel –, contient pratiquement la clef de toute la philosophie de Guyau : le lien avec l’univers et le lien à autrui, c’est-à-dire une philosophie inédite, et certes seulement « en germe », des relations entre macrocosme et microcosme. Et cela à travers une métaphore sur la lumière, l’œil, et la moitié d’une ouverture ou d’une fermeture...

La note de bas de page de la p.173 a été allongée de 22 lignes dans la 2^e édition, p.189.

Enfin, le chapitre sur la sanction transporté à la fin reste sans conclusion significative. À sa place, Fouillée ajoute un long passage tiré de *L'irréligion de l'avenir*, lequel agit ici comme un corps étranger (2^e édition, p.214).

Contrairement à cela, il y a là, dans la version originale, la belle phrase de conclusion du dernier chapitre – juste avant la Conclusion : '*Même dans le doute on peut aimer ; même dans la nuit intellectuelle qui nous empêche de poursuivre aucun but lointain, on peut tendre la main à celui qui pleure à vos pieds.*' (Esquisse, p.243). »

Et elle conclut sans ménagement :

p.85 : « Par des remaniements, des suppressions, des ajouts et des rajouts, Fouillée a détérioré *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* de Guyau, et ainsi abîmé un important et intéressant ouvrage de philosophie, qui est en même temps une œuvre d'art. »

Revenant à sa critique de Onfray, elle indique :

p.87 : « Malheureusement, il n'y a dans la bibliographie détaillée de Onfray aucune indication des falsifications de Fouillée.

Or, on doit partir du fait que Fouillée a manipulé tous les écrits de Guyau publiés de manière posthume. »

Et à la fin de sa table chronologique récapitulative, elle résume (p.100), à propos des années 1889 et 1890 :

« Fouillée publie de manière posthume les œuvres suivantes, que toutefois il corrige et augmente – et en fait falsifie : [...] et la 2^e édition de *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*. »

Fouillée, coupable ? Fouillée, seul coupable ?

En résumé on peut dire qu'au cours des années 2010, Ilse Walther-Dulk met en évidence le problème des deux versions, rendant ainsi un service essentiel à la recherche guyaulogique, mais, faute de documents, d'archives (ni pour Guyau, ni pour Fouillée), elle ne peut faire la part, le départ, entre les « falsifications de Fouillée » et les éventuelles réelles corrections de Guyau lui-même, car il y a bien pu y en avoir aussi ! Du coup, son jugement peut paraître par moments trop radical à l'égard de Fouillée. Et surtout, pour I.W-D, c'est Fouillée qui est *le seul* responsable des remaniements, voire falsifications.

En 2017, je me mis en quête d'éventuels éléments nouveaux concernant le rôle – supposé neutre ou positif par beaucoup, et supposé négatif ou néfaste par I.W-D – de Fouillée dans l'élaboration de la seconde version de *Esquisse*. Et, de fil en aiguille, je suis tombé sur un personnage qui eut sans doute un rôle-clé dans cette affaire et qui, à ma connaissance, est passé sous les radars jusqu'à présent : Émile Boirac.

« Le second larron » : Émile Boirac (1851-1917)

Le compte-rendu de Émile Boirac (mars 1885)

En mars 1885, dans la *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, paraît dans la rubrique « Analyses et comptes rendus », p.319-328,¹⁴ ce qui est peut-être le premier compte-rendu de lecture et la première analyse – du moins parmi les tout-premiers – du livre de Guyau, sur 10 pages, compte-rendu signé « B. Boirac ». Le « B. » est sans doute dû à quelque erreur (il suffit d'ajouter deux petites courbes à un « E » pour qu'il devienne un « B »), car le seul Boirac connu alors et écrivant depuis des années dans la *Revue*... est Émile Boirac, d'ailleurs bien connu et reconnu dans le milieu philosophique et psychologique, mais peut-être surtout dans le milieu de ce qu'il appelait lui-même la *cryptopsychie*, qui sera bientôt la *métapsychique*, et qu'on nommerait plutôt aujourd'hui la *parapsychologie*.

On sent d'emblée une pointe d'agacement chez Boirac :

« [...] Le livre de M. Guyau est-il le livre attendu ? [...] Morale sans obligation ni sanction ! voilà bien de quoi satisfaire le positivisme de notre siècle, pourvu toutefois que l'obligation et la sanction, en s'en allant, n'emportent pas la morale même avec elles. [...] Demander une morale qui soit une science, c'est demander l'impossible. » (p.320)

Supprimer ce passage, ce « résumé » au centre du livre, au cœur du livre – et qui que soit le responsable de cette suppression –, c'est ôter la clef de voûte, c'est condamner l'édifice à s'écrouler.

¹⁴ *RPFÉ*, t. 19 (1^{er} semestre 1885), Livraison de mars, consultable sur Gallica.

Plus loin, p.320-321, Boirac écrit :

« 1. Le plan du livre de M. Guyau n'apparaît pas très nettement ; et quand on essaie de se représenter dans son ensemble, de "dresser en pied" cette morale sans obligation ni sanction qu'il y esquisse, on a peine à en démêler les proportions et les contours. Ne cherchons pas ici un système : les quatre parties dont l'œuvre se compose sont moins quatre chapitres que quatre articles. La commune inspiration qui les pénètre donne seule à l'œuvre son unité. M. Guyau traite successivement du mobile moral au point de vue scientifique ; des divers essais pour justifier métaphysiquement l'obligation ; de la critique de l'idée de sanction ; et des derniers équivalents possibles du devoir. »

Jusqu'ici, Boirac ne fait que reprendre fidèlement les titres des quatre « Livres » de la première édition, puis Boirac s'aventure :

« Les raisons de cette division et de cet ordre ne sont pas très faciles à découvrir. Il semble par exemple, que la critique des théories métaphysiques du devoir serait mieux placée au début même du livre, puisqu'elle a, en quelque sorte, pour effet de débayer le terrain où doit s'élever la morale positive et scientifique. De même la première et la dernière partie ne sont-elles pas les deux moitiés inséparables d'une seule et même théorie, celle qui s'efforce de trouver dans les faits le principe ou l'équivalent du devoir ? Enfin la critique de l'idée de sanction, là où M. Guyau l'a mise, interrompt, ce semble, la continuité des idées ; sa vraie place serait sans doute à la fin du livre, immédiatement avant la conclusion. Cette partie a d'ailleurs paru ici même ; les lecteurs de la *Revue philosophique* en ont certainement gardé le souvenir. »

Que fait ici Boirac, en mars 1885 donc, à peine quatre ou cinq mois après la parution de *Esquisse* ? Il refait tout simplement le plan du livre, et *ce plan est très exactement le plan qui sera celui du livre dans l'édition de 1889/90 !*

J'ai donc l'impression que c'est ce plan proposé dès mars 1885 par Boirac qui a été la base de la restructuration de l'édition posthume de 1889, mais qu'en outre, au lieu d'aller au bout de leur idée, les auteurs de ce bouleversement (Boirac ? Fouillée ? « Boirac-Fouillée » ? Guyau ? Quelle est la part de chacun ?) se sont embourbés dans une demi-mesure, ou même dans un salmigondis de demi-mesures, aboutissant à ce plan qui, à mon sens, est le pire qu'on pouvait générer.

Qui est Émile Boirac (1851-1917) ?

Voilà donc un nouvel interlocuteur, un invité-surprise, un hypothétique « second larron ». Pour ma part, lisant la signature « Boirac » sous ce compte-rendu, je fus d'emblée en terrain connu car je le retrouvai dans la bibliographie de mon mémoire de DESS en psychopathologie (Grenoble, 1974), au milieu de nombreux autres noms du courant, disons « métapsychique ». L'identité sociale, mais aussi philosophique, de ce personnage – qui, d'une façon ou d'une autre, a joué un rôle dans le changement du plan – nous importe.

C'est d'abord un philosophe, et très clairement, dès ses 16-17 ans, à Bordeaux, il est un élève de Fouillée, un vrai « élève », au lycée, en classe de philo. Il le rappelle, et se rappelle, dans sa préface au « dernier livre » de Fouillée – livre posthume, qui sera « finalisé » par... Boirac ! – *Esquisse d'une interprétation du monde* (1913) :

« Qu'il nous soit permis d'évoquer ici le souvenir, toujours vivant après tant d'années écoulées, des plus pures émotions d'enthousiasme et de ravissement qu'ait éprouvées notre jeunesse. C'était un bien modeste théâtre que cette petite classe de Philosophie du lycée de Bordeaux où trente jeunes gens, presque des enfants, venaient s'asseoir chaque jour pour écouter ses leçons ; et cependant jamais peut-être orateur ne déploya des moyens plus puissants pour subjuguier les intelligences et charmer les âmes. » (Fouillée, Alfred, *Esquisse d'une interprétation du monde*, Préface [de Boirac], p.V-VII)

On perçoit bien ici une dévotion quasiment filiale de Boirac pour Fouillée, même s'ils n'ont que treize ans de différence, et qui va sans doute mettre d'emblée Boirac d'une façon ou d'une autre en concurrence avec Guyau, de trois ans son cadet, et qui, sans être non plus fils par la chair de Fouillée, en est cependant le « beau-fils » (d'abord de facto, puis officiellement à partir de 1885) et surtout le collaborateur (à ce moment précis en rapport avec le travail de Fouillée sur Platon). Après un baccalauréat ès lettres (juillet 1869 à Bordeaux), une licence ès lettres en 1870, puis un baccalauréat ès sciences en 1872, Boirac sera agrégé de philosophie en 1874, puis auteur d'une thèse sur *L'idée du phénomène* (1894). Le « compagnonnage » de Boirac avec Fouillée va durer plus de quarante ans, de 1868 (Fouillée a alors trente ans, et Boirac, dix-sept ans) à 1912 (Fouillée meurt à soixante-treize ans, Boirac a alors soixante ans).

Philosophie, psychologie, éducation

Sa carrière professionnelle de professeur de philosophie le mènera à Saintes, Pontivy, Évreux, Poitiers, Angoulême, Rouen, Dijon. Il deviendra recteur de l'Académie de Grenoble fin 1898, puis recteur de l'Académie de Dijon (de septembre 1902 à septembre 1917). Tout au long de sa vie, Boirac aura une forte tendance disons « pédagogique ». Dès 1888 – l'année de la mort de Guyau –, il publie *Cours élémentaire de philosophie* ; en 1890 : *La dissertation philosophique (Choix de textes – Plan – Développements)*. Notons, dès la Préface de ce dernier livre très didactique, son *souci du plan* :

p.XV : « Puisqu'il est entendu une fois pour toutes qu'un plan contient toujours un exorde et une conclusion, c'est sur les paragraphes intermédiaires que l'élève doit porter son attention et ses efforts ; car ce sont eux qui constituent tout le corps de la dissertation. Il faut déterminer avec précision les idées principales qui se rapportent à chacun d'eux et les disposer eux-mêmes dans l'ordre exigé par les relations qui les unissent.

Occupons-nous donc d'abord de cette partie médiane qui est l'essentiel du plan. » ;

p.XVII : « Venons maintenant au début et à la conclusion. Ils ont tous deux une extrême importance, le début, parce qu'il prédispose l'esprit du lecteur à concevoir une bonne ou une mauvaise opinion de ce qui va suivre ; la conclusion, parce qu'elle le laisse sur une dernière impression d'après laquelle il est souvent porté à juger l'œuvre entière. »

Et cette exigence formelle sera déclinée pendant 450 pages.

Voilà donc quelqu'un qui a une forte tendance à « revoir » et à « mettre en ordre », à rendre « conformes » les écrits d'autrui. On peut y voir une sorte d'impératif ou de scrupule, voire de déformation professionnelle, chez ce professeur de philosophie, pédagogue, enseignant, espérantiste, à rendre le plus lisible possible tout message verbal, une sorte de spécialiste de la communication avant l'heure. Et l'on peut facilement imaginer que ce futur « recteur » ait fait montre, dès 1885 théoriquement, spéculativement, et dès 1888 effectivement, opérativement, de ses compétences de « correcteur » et de spécialiste des « Plans » ès dissertation philosophique. On constate que Fouillée et Boirac sont proches à ce moment-là, qu'ils ont sans doute l'occasion d'échanger, mais je n'ai pas trouvé à ce jour de trace précise d'une quelconque collaboration directement en rapport avec la seconde édition de *Esquisse*. Plus généralement, on ne sait pas grand-chose des éventuelles rencontres qui ont pu émailler les biographies des trois compagnons en philosophie, mais le prologue (Lycée de Bordeaux) et l'épilogue (*Esquisse d'une interprétation...*) donnent à entendre que, pendant 20 ans (1868-1888) alors que Guyau était encore vivant, puis pendant à nouveau 20-24 ans (1888-1912) alors que Fouillée était encore vivant, ces trois êtres se sont croisés, ont échangé, par lettres ou de vive voix. Et il y aurait sans nul doute beaucoup à apprendre de ces échanges.

Cryptopsychie, métagnomie, métapsychique, parapsychologie...

On note dès 1876, dès le tout-début de la *RPFÉ*, une intervention de Boirac, à propos de « l'impression de 'déjà-vu' », dont il sera considéré d'ailleurs comme un des premiers théoriciens.¹⁵ Boirac est donc, et peut-être surtout, un pionnier de ce qui deviendra la parapsychologie, mais qui alors s'élabore sous d'autres appellations, appellations qui d'ailleurs seront un champ d'expérimentation séméiologique pour Boirac, infatigable chercheur de l'intitulé juste, infatigable classificateur et ordonnateur et, en l'occurrence, des phénomènes psychiques inclassables. Il sera pendant 40 ans en rapport avec tous les grands noms de ces milieux : Richet, Janet, Durville, Warcollier, Flammarion, de Rochas, Delanne, Denis, Bozzano, Osty, etc. mais aussi des anglais, des allemands, des américains, mais encore Bergson etc. Il sera lié à tout ce qui se fait dans ce domaine, lequel n'est pas alors autant séparé – comme ce sera le cas après 1920 et jusqu'aujourd'hui – des

¹⁵ É. Boirac, Correspondance, *RPFÉ*, t. 1, 1876, p.430-431

Il publiera toute sa vie, dans cette revue, des articles concernant les sciences psychiques, dont :

« La veille continuée dans le sommeil », *RPFÉ*, t. 11, 1881, p.334-335

« Les phénomènes cryptoides », *RPFÉ*, t. 47, 1899, p.42-62

« L'étude scientifique du spiritisme », *RPFÉ*, t. 71, 1911, p.367-383

« Spiritisme et cryptopsychie », *RPFÉ*, t. 75, 1913, p.29-50

« Le problème religieux et les sciences psychiques », *RPFÉ*, t. 81, 1916, p.313-326

« La suggestion comme fait et comme hypothèse », *RPFÉ*, t. 82, 1916, p.193-221

sciences humaines. La *RPFÉ* est par excellence le lieu de convergence pour cette émulation pluridisciplinaire, et avec une ouverture assumée vers la dimension suprasensible.

Boirac introduira le terme « parapsychique » en France en 1893, dans un article qui fait date sur ces sujets.¹⁶ Après le tournant du siècle, il sera surtout connu pour deux ouvrages principaux, sans cesse réédités et traduits depuis lors :

- *La psychologie inconnue* (Introduction et contribution à l'étude expérimentale des sciences psychiques), Paris, 1908 ;
- *L'avenir des sciences psychiques*, Paris, 1917.

Or, ce qui n'apparaît souvent pas très bien dans un tel débat mais qui est un point essentiel dans le cadre de ma présente petite considération, c'est que toute cette activité métapsychique, parapsychologique, etc. ne représente *qu'un seul courant* parmi les préoccupations de cette époque quant à des dimensions suprasensibles de l'existence ; et ce courant – qui est le plus mis en évidence parce que présentant apparemment quelques gages (bien fragiles) de scientificité – est, à mes yeux, extrêmement problématique parce qu'entaché depuis son origine d'un *ancrage dans les phénomènes spirites, médiumniques, somnambuliques, etc.*

En bref, c'est ici que les chemins se séparent, ou auraient dû se séparer, car c'est de cette distinction ou discrimination non-faite, évitée, depuis un siècle, que souffrent, certes les sciences (para)psychiques en question, mais aussi, oserais-je dire, la philosophie, et les sciences humaines en général. Et c'est là aussi, dans cette croisée des chemins éludée, oubliée, qu'on a perdu l'occasion de se poser les questions *du seuil*.

Conclusion provisoire : retour à l'édition de 1884

On peut certes osciller entre l'hypothèse la plus bienveillante (collaboration harmonieuse de Guyau, Fouillée et Boirac) et l'hypothèse la plus terrible (falsification de Guyau par Boirac-Fouillée), sorte d'aggravation de l'hypothèse soutenue par Ilse Walther-Dulk, en passant par toutes sortes d'hypothèses intermédiaires.

Je pense que, dans le doute – en effet Guyau, pendant 3 ans et demi, de l'automne 1884 au printemps 1888, a sans doute effectué quelques corrections (mais lesquelles ?), voire proposé une restructuration (mais laquelle ?) –, il vaut mieux s'abstenir !

C'est-à-dire qu'il vaut mieux retourner au texte de 1884.

Y a-t-il d'ailleurs grand-chose à gagner dans la seconde version ? Au mieux quelques petites corrections *qui pourraient être authentiques*, mais cela au prix de la perte de ce qu'il y a sans doute de plus précieux : le flot vivant du texte initial.

¹⁶ É. Boirac, « Un essai de classification des phénomènes parapsychiques », *Annales des sciences psychiques*, vol. 3, 1893, p.341-354